

Symposium : LECTURES CROISEES ET CONSTRUCTION DE METASAVOIRS EN SCIENCES ET LITTERATURE

Mots clés : Identités disciplinaires, modèle interdidactique du genre, genres pluridisciplinaires, genres interdisciplinaires, séquence interdidactique

Introduction

L'objet annoncé de ce symposium était la question des interrelations entre les disciplines scientifique et littéraire dans les activités d'apprentissage scolaire, et singulièrement dans les activités de lecture. Le thème s'imposait dans le cadre d'un colloque consacré au rôle du langage dans la construction des connaissances : au-delà de l'interrogation sur la manière dont chaque discipline organise ses objets dans des formes discursives particulières, il s'agissait ici d'analyser la place du langage au sein de ces expériences interdisciplinaires qui sont aujourd'hui au cœur des préoccupations du jeune réseau des recherches interdidactiques.

Pour mesurer l'intérêt de cette problématique, il suffit de considérer son impact sur les trois pôles du triangle didactique. Du côté des savoirs, c'est la question de la frontière entre les différentes disciplines et de leur « *modus operandi* » respectifs qui est ici posée. Cette question est d'ailleurs développée avec brio dans le texte de cadrage de Nicole Biagioli, qui propose de fonder l'approche interdidactique sur la base d'une conception plurinivellaire des disciplines scolaires et sur la prise en compte des genres pluri et interdisciplinaires. Du côté des interventions enseignantes, c'est la question de leur collaboration effective ou souhaitable dans le champ scolaire qui est ainsi posée. Du côté de l'apprentissage des élèves enfin, on touche à l'interrogation capitale sur la manière dont les disciplines et leurs productions prennent et font sens à leurs yeux compte tenu de la diversité de leurs représentations à ce propos.

L'approche interdidactique en soi présente donc des enjeux d'importance, mais c'est une relation interdidactique particulière que les intervenants de ce symposium ont choisi d'interroger, celle qui relie – ou, pour mieux dire, tresse – les discours scientifiques et les genres littéraires, et en particulier le récit de fiction (auquel les bandes dessinées étudiées par J.-Ph. Drouhart appartiennent peu ou prou).

Les auteurs ont choisi de traiter les deux disciplines qu'ils ont interrogées sur un pied d'égalité, sans en privilégier l'une a priori. D'autres, on le sait, n'ont pas hésité à affirmer la prééminence du discours littéraire sur le discours scientifique. On se rappelle en particulier les suggestions de Barthes dans sa *Leçon* (1978) lorsqu'il assimilait la littérature à une « mathésis », et

affirmait, non sans quelque provocation, la supériorité de la littérature sur les autres disciplines :

La littérature prend en charge beaucoup de savoirs. Dans un roman comme *Robinson Crusoé*, il y a un savoir historique, géographique, social (colonial), technique, botanique, anthropologique (Robinson passe de la nature à la culture). Si, par je ne sais quel excès de socialisme ou de barbarie, toutes nos disciplines devaient être expulsées de l'enseignement sauf une, c'est la discipline littéraire qui devrait être sauvée, car toutes les sciences sont présentes dans le monument littéraire. C'est en cela que l'on peut dire que la littérature, quelles que soient les écoles au nom desquelles elle se déclare, est absolument, catégoriquement, réaliste : elle est la réalité, c'est-à-dire la lueur même du réel. Cependant, en cela véritablement encyclopédique, la littérature fait tourner les savoirs, elle n'en fixe, elle n'en fétichise aucun ; elle leur donne une place indirecte, et cet indirect est précieux. [...] La science est grossière, la vie est subtile, et c'est pour corriger cette distance que la littérature nous importe (Barthes, 1978 : 17-18).

Et Barthes renchérisait :

Il est de bon ton, aujourd'hui, de contester l'opposition des sciences et des lettres, dans la mesure où des rapports de plus en plus nombreux, soit de modèle, soit de méthode, relient ces deux régions et en effacent souvent les frontières ; et il est possible que cette opposition apparaisse un jour comme un mythe historique. Mais du point de vue du langage, qui est le nôtre ici, cette opposition est pertinente ; ce qu'elle met en regard n'est d'ailleurs pas forcément le réel et la fantaisie, l'objectivité et la subjectivité, le Vrai et le Beau, mais seulement des lieux différents de parole. Selon le discours de la science – ou selon un certain discours de la science –, le savoir est un énoncé ; dans l'écriture, il est une énonciation (Ibid. : 19-20).

Discours de la science / discours de l'écriture, objectivité/subjectivité, énoncé/énonciation... voilà sans doute des paires oppositionnelles qui mériteraient un plus ample examen fondé davantage sur l'analyse de leurs exploitations et de leurs effets dans les classes. Mais l'interdidacticité interpelle aussi, plus généralement, la réflexion sur les « communautés discursives » sous-jacentes aux différentes disciplines, si l'on entend par là les groupes sociaux qui sont à l'origine des savoirs disciplinaires : quelles sont ces communautés en ce qui concerne la lecture des textes littéraires d'une part et les connaissances « scientifiques » de l'autre ? Et surtout, comment l'élève se les représente-t-il aux différentes étapes de sa scolarité et en fonction de son propre ancrage évolutif dans différentes communautés ? La dissymétrie entre les disciplines littéraires et scientifiques ne tient-elle pas largement à l'image très différente qu'il se fait des communautés discursives dans lesquelles leur apprentissage trouve ses racines et ses exploitations les plus poussées ? La communauté discursive des lecteurs de littérature s'étend en effet, potentiellement, à la société tout entière (« l'honnête

homme » français ou francophone lit au moins de temps en temps des ouvrages de littérature), alors que celle des utilisateurs des savoirs scientifiques apparaît a priori comme plus spécialisée, plus liée à quelques professions bien déterminées. De plus, la littérature (au sens large) est assimilée à un « loisir », une activité culturelle où priment les valeurs d'ouverture, de liberté, de créativité, alors que les sciences sont davantage assimilées à des valeurs d'exigence et d'ascèse... Cette différence de représentations n'explique-t-elle pas une partie des difficultés que les élèves éprouvent face aux discours qui mêlent les deux disciplines ?

Même s'ils ne traitent pas directement de cette question, les textes qu'on va lire ont le grand mérite d'ouvrir la réflexion sur les enjeux et les conditions du décroisement entre les disciplines. On lira ainsi, après le texte de cadrage de Nicole Biagioli, trois interventions qui relient chacune le français à un champ disciplinaire différent, puisqu'il sera question successivement de chimie, de géographie et de géométrie.

Face à ce foisonnement de suggestions et d'expériences, le rôle de celui qui était chargé de mettre ce symposium en perspective ne pouvait qu'être modeste. On me permettra seulement de me demander si ces expériences interdisciplinaires, qui prolongent sur des bases nouvelles celles de Fourez, Englebert-Lecomte et Mathy (1998) et Maingain et Dufour (2002), ne rejoignent pas en fait la finalité première, non seulement (comme le pensait Barthes) de l'enseignement de la littérature, mais aussi, plus fondamentalement, de tout enseignement : celle de susciter chez les élèves le goût et la capacité de problématiser les usages du langage et les images du monde.

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES, Roland,

1978 *Leçon*, Paris, Seuil.

FOUREZ, Gérard, ENGLEBERT-LECOMTE, Véronique, MATHY, Philippe

1997 *Nos savoirs sur nos savoirs. Un lexique d'épistémologie pour l'enseignement*, Bruxelles, De Boeck-Université.

MAINGAIN, Alain, DUFOUR, Barbara, sous la dir. de G. FOUREZ,

2002 *Approches didactiques de l'interdisciplinarité*, Bruxelles, De Boeck-Université.